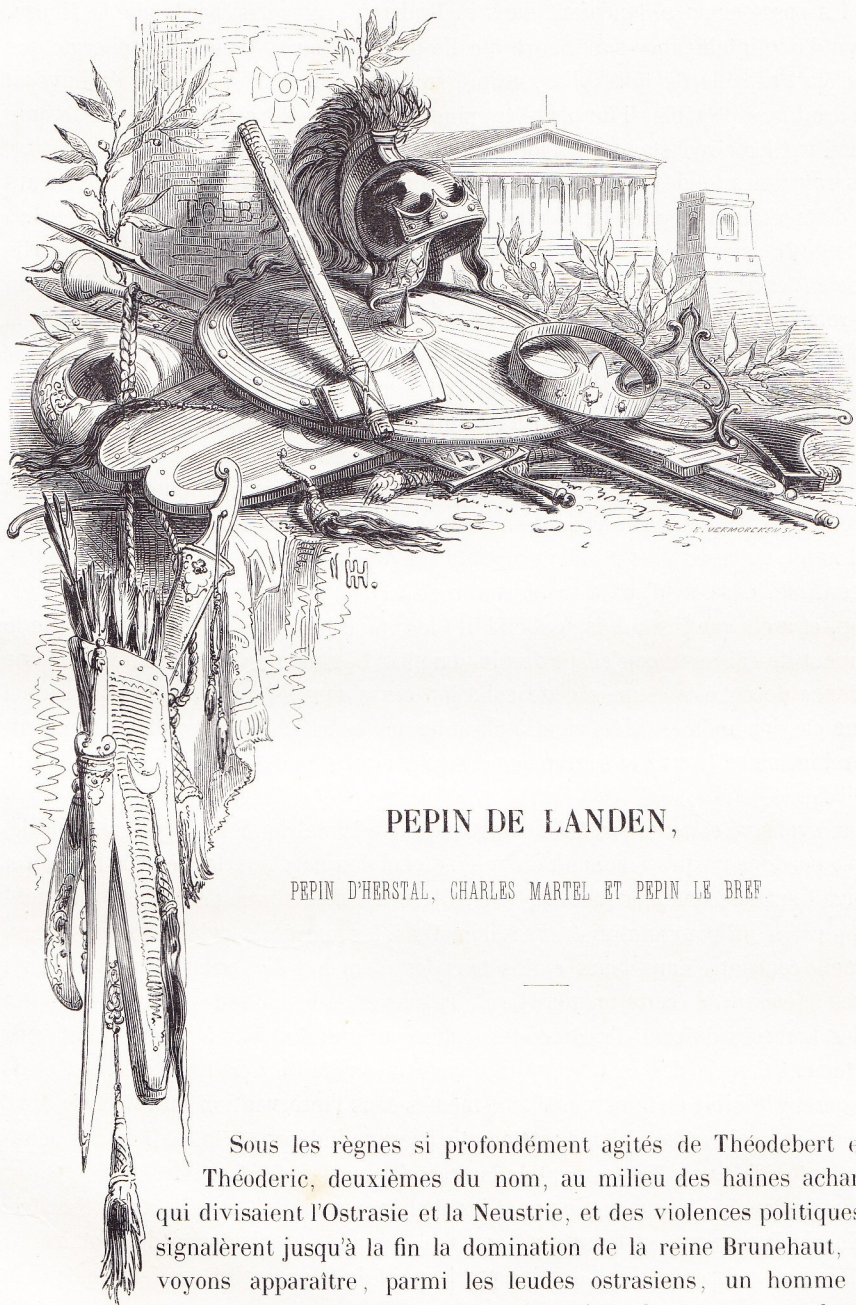




PEPIN DE LANDEN,

PEPIN D'HERSTAL, CHARLES MARTEL ET PEPIN LE BREF.

Sous les règnes si profondément agités de Théodebert et de Théoderic, deuxièmes du nom, au milieu des haines acharnées qui divisaient l'Ostrasie et la Neustrie, et des violences politiques qui signalèrent jusqu'à la fin la domination de la reine Brunehaut, nous voyons apparaître, parmi les leudes ostrasiens, un homme qui, égaré, comme une figure d'un autre âge, dans ces temps de troubles et de crimes, semble présenter à son siècle l'austère image d'un Caton chrétien. Cet homme était Pepin le Vieux.

Plus généralement connu sous le nom de Pepin de Landen, parce qu'une tradition populaire place son berceau dans cet humble bourg brabançon, il était issu d'une famille qui comptait parmi les plus puissantes et les plus illustres de l'Ostrasie et

dont les possessions s'étendaient dans le Brabant et sur les bords de la Meuse. Pourvu d'une intelligence supérieure à celle de son époque, doué d'une énergie que rien n'était capable de faire plier, animé surtout d'une valeur à toute épreuve et d'une droiture inflexible, il fut peut-être plus qu'aucun de ses contemporains l'homme réclamé par les circonstances déplorables où se trouvait la patrie.

Les royaumes fondés sur le territoire conquis par Clovis et par ses successeurs immédiats étaient depuis longtemps dans une rivalité voisine de la haine. Les Franks de Neustrie, séduits par la facilité de la vie et par la fécondité du sol qu'ils occupaient entre la Somme et la Loire, et amollis par le contact de la civilisation gallo-romaine, dégénéraient de plus en plus. Ceux d'Ostrasie, plus voisins de la Germanie barbare et païenne, conservaient cette rudesse indisciplinée qui caractérisait leur race. Mais ni chez les uns ni chez les autres la moindre trace d'État organisé. La force est partout ; le pouvoir n'est nulle part. Les descendants des anciens pharamonds ont déposé l'épée, mais sans la remplacer par le sceptre ; car la royauté n'est pas encore devenue un principe incontesté. Les assemblées germaniques des hommes libres n'existent plus, et la féodalité ne commence pas même à germer. Aucun lien social ne lie entre eux les grands propriétaires du sol ni ne les rattache à une autorité centrale. Chacun d'eux a sa *truste* ou suite militaire, de même que le roi a la sienne, et à chaque instant ils sont en lutte les uns contre les autres, de sorte que le sentiment de l'obéissance s'efface de plus en plus. La *truste* du roi présente seule une apparence de cohésion ; mais cette cohésion cesse aussitôt qu'un intérêt personnel ou une passion momentanée vient à ébranler les esprits. De là un état permanent d'anarchie, où se trouve la source des désordres qui signalent le commencement du ^{vii}^e siècle.

Nous avons vu comment se forma l'institution de la mairie mérovingienne. Mais depuis son origine jusqu'au moment où Pepin de Landen parut sur la scène de l'histoire, elle avait subi de notables modifications. D'abord simples intendants ¹ et librement choisis par le roi pour administrer ses domaines, les maires du palais avaient successivement concentré dans leurs mains tous les éléments de l'autorité qu'il exerçait sur ses fidèles. Et de cette manière ils étaient devenus les hommes de ceux-ci plutôt que les hommes de celui-là. Aussi les leudes ne tardèrent pas à vouloir intervenir directement dans la désignation du dignitaire qui veillait à tous leurs intérêts, et ils s'arrogèrent le droit de le nommer eux-mêmes sans l'intervention du roi ². Ce droit fit du maire le chef électif d'une aristocratie presque indépendante, et il fut un acheminement décidé vers l'avènement de la seconde dynastie franke.

Séparés depuis cinquante-cinq ans, les deux royaumes d'Ostrasie et de Neustrie et celui de Bourgogne se trouvaient, en 613, réunis sous l'autorité de Clotaire II. C'est sous ce prince faible et dominé par le goût de la chasse et des femmes que la

¹ Le mot *major* (*domūs*) n'est pas, comme on le croit communément, le comparatif latin *major*. Il provient du frank *majari*, censier, métayer, dérivé de *maja*, cense, métairie, ferme. Le vocable *meyer* présente la même signification en vieux flamand, en danois et dans plusieurs autres dialectes septentrionaux.

² Frédégaire nous montre en 624 les leudes de Bourgogne investis du droit d'élire directement le maire du palais. V. FREDEGAR. *SCOLAST. Chronic.*, cap. 54.



figure de Pepin de Landen se détache solennellement sur les ténèbres de l'époque. Secondé par Arnulf, qui illustra plus tard le siège épiscopal de Metz, et placé à la tête des grands d'Ostrasie, il avait concouru de toute la force de son épée et de son intelligence au renversement de Brunehild et à l'avènement de Clotaire dans ce royaume. Aussi exerça-t-il sur ce prince une influence sans bornes, et ce fut à ses conseils et à la sagesse d'Arnulf que le pays fut redevable du repos dont il jouit après les désastres et les violences qui l'avaient bouleversé jusqu'alors.

Lorsque, en 622, Clotaire eut conféré à son fils Dagobert la partie de l'Ostrasie qui était située à l'est de la forêt des Ardennes et des Vosges, Pepin fut chargé de l'éducation du jeune prince et de l'administration du royaume. S'il ne put faire un grand homme de son élève, esprit faible et sans caractère, il en fit du moins un bon roi ; car il lui apprit à respecter l'Église et ses ministres et à aimer la justice, la première des vertus qui doivent animer ceux que la Providence appelle au trône. Cependant les soins qu'il donnait à son disciple n'étaient pas les seuls qui le préoccupassent. En effet, dans le but de prévenir les malheurs qui pourraient résulter d'une nouvelle division du royaume, il réussit, lors du mariage de Dagobert avec Gomatrude, qui eut lieu en 625, à faire restituer à l'Ostrasie toute la partie de son ancien territoire située en deçà de la Loire et de la Provence. Plus tard, en 628, après la mort de Clotaire, il s'appliqua à tenir réunies les trois couronnes que ce souverain avait portées.

Le commencement du règne de Dagobert est dans les sinistres événements qui remplissent la première moitié du vi^e siècle une sorte d'éclaircie calme et lumineuse. La guerre et les luttes particulières ont pris fin, et la paix règne sur la terre des Franks. Toutes les forces vives de la nation, qui naguère avaient servi la cause du désordre ou qui avaient été comprimées par la violence, purent se développer librement. Car, dit Frédégaire, la loi était égale pour les petits comme pour les grands ; ni corruption, ni acception de personne ne prévalait dans les jugements, et le roi ne gouvernait que par la justice qui est aimée de Dieu.

Cette paix, qui était en grande partie l'œuvre de Pepin, lui permit de songer à accomplir une tâche que les nécessités du temps réclamaient impérieusement. Car ce fut probablement vers l'époque où son pieux collaborateur Arnoul, après avoir résigné l'épiscopat, se fut retiré dans la solitude du monastère de Remiremont, et où Cunibert, évêque de Cologne, lui eut succédé à la fois sur le siège de Metz comme prélat et dans l'amitié de Pepin comme conseiller intime, que le maire du palais conçut l'idée de soumettre à une nouvelle révision les livres qui contenaient la législation civile et criminelle et en partie le droit public des Saliens, des Ripuaires, des Bavarois et des Alamans. Fidèle aux traditions nationales, — d'après lesquelles la rédaction primitive de la loi salique avait été confiée, vers l'époque de Clodion le Chevelu ¹, à quatre hommes réputés pour leur sagesse, qui se réunirent dans plu-

¹ On sait que WIARDA (*Geschichte und Auslegung des Salischen Gesetzes*), dont M. Guizot partage l'avis, ne fait guère remonter le texte le plus ancien de cette loi au delà du vi^e siècle. Mais l'opinion qui en rapporte la première rédaction à l'époque de Clodion, a prévalu dans la science. V. GENGLER, *Deutsche Rechtsgeschichte*, 418 et 419 ; HERMANN MULLER, *die Lex Salica*, 31 ; WAITZ, *das alte Recht der Salischen Franken*, 75-92.

sieurs mâls successivement tenus sur le territoire de l'ancienne Belgique, — Pepin chargea de cette révision un même nombre d'hommes versés dans la connaissance des coutumes et appelés Claudius, Chadoïn, Domagnus et Agilolf. On ne saurait déterminer en détail les modifications qu'ils introduisirent dans les codes nationaux : car le prologue de la loi salique se borne simplement à dire qu'ils transcrivirent, en les améliorant, les anciennes lois, et qu'ils les donnèrent écrites à chaque nation.

Mais Pepin ne se contenta pas de corriger la législation et de la mettre en rapport avec les besoins et les mœurs du temps ; il veilla aussi à ce qu'elle fût strictement exécutée. Le voyage que Dagobert fit en 628 dans la partie bourguignonne de ses États, et dont Frédégaire nous a conservé la relation, nous en fournit une preuve éclatante.

La tâche que le maire du palais avait entreprise eût peut-être été impossible à remplir par tout autre que lui. Mais pour atteindre le but auquel il aspirait, il n'avait tout simplement qu'à appliquer aux affaires de l'État la sagesse qu'il apportait à l'administration de sa propre maison. Même en n'admettant pas sans restriction les témoignages contemporains, qu'on pourrait soupçonner d'être un peu exagérés par la piété des légendaires, on est saisi d'un respect involontaire en pénétrant dans cette famille, agréable à Dieu et bénie des hommes. On croirait, en effet, se trouver au milieu de quelque lignage biblique, tant on y respire le calme et la quiétude. Le bonheur domestique et cette douce réciprocité de tendresse qui en est la source et l'effet, en unissent tous les membres en affection et en esprit. La religion, qui ouvre au regard humain ses perspectives au delà de l'horizon terrestre, dirige toute leur vie par la foi qui attire sur eux les bénédictions du ciel, par la charité qui les fait aimer du prochain, et par la droiture qui les met en paix avec eux-mêmes. De cette famille pieuse et juste, Pepin est le chef vénéré. A côté de lui brillent de cet éclat serein et modeste dont l'humilité chrétienne environne les âmes qui la professent, son épouse Itte, aussi connue sous le nom d'Iduberge ; ses deux filles Begge et Gertrude, dont l'une fonda plus tard le monastère de Nivelles, et dont l'autre, devenue veuve d'Ansigise, fils de saint Arnoul, institua le chapitre des chanoinesses d'Andenne ; enfin son fils unique Grimoald qui, formé par les préceptes et par l'exemple de son père, devait continuer dans la maison de Landen la dignité de maire d'Ostrasie.

Plus d'une fois, sans doute, Pepin se retourna avec un vif sentiment d'inquiétude vers les siens, lorsque, au milieu des travaux de sa vie politique, il songeait qu'après lui peut-être s'écroulerait l'édifice de justice et de concorde qu'il élevait avec tant de souci et de labeur ; car c'est là qu'il puisait la force nécessaire pour réaliser ses nobles et généreux desseins ; et, malgré le courage qu'il trouvait en lui-même et dans les affections qui l'entouraient, il dut ressentir à plus d'une reprise des craintes sérieuses pour l'avenir réservé à la patrie.

A la vérité, l'ordre y régnait ainsi que le bien-être général. La prospérité y croissait chaque jour, et le goût luxueux des ustensiles et des objets faits de métaux précieux se répandait dans les manoirs, dans les églises et dans les monastères. L'agriculture florissait. Le commerce se développait. La multitude de pèlerins qu'attiraient les lieux célèbres par quelque relique vénérée donnait lieu à l'établissement de ces marchés périodiques où, pendant le moyen âge, le négoce avait coutume de

traiter ses affaires : ainsi la foire qui fut instituée à Saint-Denis, et qui durait tout le mois d'octobre, attirait des trafiquants marseillais, lombards, espagnols, saxons et même transmarins. Les nations étrangères craignaient et respectaient la puissance de Dagobert, et quelques-unes se montraient disposées à accepter librement son autorité. Même les tribus voisines des Avars et des Slaves l'invitaient à entrer en campagne et le flattaient de l'espoir de soumettre à sa domination non-seulement ces deux peuples, mais encore tous ceux qui s'étendaient jusqu'aux frontières de l'empire byzantin.

Mais si les Ostrasiens et les Germains appréciaient l'importance d'une administration qui s'appliquait à faire respecter les droits de chacun et qui employait son activité à faire concourir les forces unies de la société au bien-être de tous ; si les peuples de la Neustrie et de la Bourgogne bénissaient le maire dont les efforts avaient réussi à mettre un frein au désordre et à l'anarchie, — les grandes familles de ces royaumes, nées en partie sur le sol de la Gaule, en partie entraînées par la turbulence et la légèreté gauloises après un séjour de plus de cent ans sur le territoire de la conquête, se sentaient mal à l'aise sous la compression qui pesait sur elles. Elles aspiraient au retour de ces temps où elles pouvaient se livrer impunément à leurs violences et exercer leur despotisme et leurs rapines. Aussi n'eurent-elles qu'un but : soustraire le roi à l'influence des sages conseils qui le dirigeaient, l'enlacer dans les séductions des plaisirs sensuels, l'écarter des affaires et s'emparer ainsi elles-mêmes de l'autorité.

Les cœurs tendres, mais dénués d'intelligence et d'énergie, se laissent facilement entraîner. Aussi, dès le premier voyage que Dagobert fit dans la Neustrie, en 630, il se trouva pris au piège qu'on lui avait tendu. Les femmes neustriennes s'emparèrent de son esprit ou plutôt de sa faiblesse, et l'ascendant que Pepin et Cunibert avaient jusqu'alors exercé sur lui fut à jamais détruit. Trois reines et un grand nombre de concubines sollicitèrent à la fois ses passions et ses libéralités. Pour mieux se livrer à ses plaisirs, il recourut à un moyen extraordinaire. Il transféra sa cour d'Ostrasie en Neustrie. Cette translation eut pour effet d'éloigner Pepin du peuple dans la confiance duquel il puisait toute sa force, de soustraire le roi aux plaintes et aux murmures que provoquaient ses désordres, et de lui fournir un prétexte pour modifier son entourage, pour changer ses conseillers et les remplacer par des dignitaires disposés à flatter ses déplorables penchants plutôt qu'à le ramener à lui-même. Une fois installé à Paris, Dagobert jeta ouvertement le masque, s'abandonnant à tous les écarts, évitant la présence des Ostrasiens qui lui semblait un reproche, oubliant Dieu, méprisant la justice et mettant même la main sur les biens des églises et de ses leudes pour subvenir à ses folles dissipations.

Le spectacle de ces désordres irrita l'esprit rigide des Ostrasiens, et peut-être plus d'un songea-t-il à quelque moyen violent pour faire sortir le roi de la route fatale où il venait de s'engager. Mais, plus réservé que ses compagnons, Pepin resta fidèle à son passé, et il sut par son courage et par sa fermeté se maintenir au milieu des ennemis qui l'entouraient. En vain les Neustriens cherchaient-ils à machiner sa perte en le rendant suspect à Dagobert. Celui-ci ne put se décider à une telle extrémité, n'osant pas éloigner de sa personne l'homme qui l'avait élevé et qui ne lui avait jamais

montré que le chemin de la justice. Cependant, bien qu'il restât libre à la cour, le maire y était en quelque sorte prisonnier, observé dans toutes ses démarches, épié dans tous ses actes. Mais il demeurait là, sans désertir son poste. C'était l'implacable Nathan en face d'un autre David.

Un grave événement ne tarda pas à montrer à quel point l'esprit des Ostrasiens s'était éloigné du maître indigne qui les opprimait et les pillait pour satisfaire l'avidité de ses concubines et de ses compagnons de débauche. En 630, une caravane de marchands franks avait été arrêtée et dépouillée dans la vallée du Danube par la tribu slave des Wendes, à la tête de laquelle se trouvait depuis douze ans un ancien trafiquant senonais, Samo, que les uns croient originaire de Sens, les autres de Soignies. Il fallait tirer vengeance de cet acte de brigandage. Aussi, l'année suivante, Dagobert envoya-t-il contre les Wendes une armée composée d'Ostrasiens et d'Alamans. Ceux-ci abordèrent vaillamment l'ennemi. Mais ceux-là, sentant qu'ils ne combattaient plus que pour un chef méprisé, désertèrent le champ de la lutte et abandonnèrent aux Slaves les frontières de la Bavière et de la Thuringe. Un autre résultat de ce désastre fut qu'un clan de cette nation qui avait jusqu'alors subi la domination des Franks, le clan des Sorbes, se détacha ouvertement de Dagobert et se joignit aux Wendes.

Dès lors ce fut aux épées neustriennes et bourguignonnes de défendre les avenues du royaume. Mais elles n'y réussirent pas toujours.

Enfin, éclairé par ces circonstances, Dagobert se décida, en 633, à ouvrir à Metz une assemblée solennelle des leudes d'Ostrasie, et conféra ce royaume à son fils Sigebert III^e du nom, et âgé de trois ans à peine. Seulement il ne permit pas que Pepin y rentrât, tant il redoutait la présence d'un pareil homme au milieu d'une telle population. Il le retint à la cour de Neustrie, où l'illustre maire resta jusqu'à la mort du roi, survenue en 638.

Dagobert descendu dans la tombe, Pepin reprit le chemin de sa patrie avec les autres chefs ostrasiens à qui il n'avait pas été permis jusqu'alors de quitter la cour de Neustrie, et les leudes le replacèrent avec son ami Cunibert à la tête de l'administration du royaume. Mais sa vie touchait à sa fin. Il expira en 639, et sa mort plongea dans le deuil tout ce peuple d'Ostrasie qui l'avait aimé, dit Frédégaire, à cause de sa bonté et de sa justice. Ses restes furent déposés dans le monastère de Nivelles où on les conserve encore aujourd'hui, et l'Église inscrivit son nom dans le catalogue des bienheureux à la date du 21 février.

La longue et belle carrière de cet homme illustre donna une importance plus grande que jamais à la dignité dont il avait été revêtu et à la maison dont il était le chef. Cette maison était devenue aux yeux des Ostrasiens la première du pays, et cette dignité que Pepin avait pendant si longtemps exercée sans que son intégrité eût été l'objet du moindre soupçon, avait acquis une sorte d'indépendance, le roi s'effaçant de plus en plus derrière son maire du palais. Ce qui contribua à la rendre plus indépendante encore, ce fut, comme nous l'avons dit, la minorité des six princes qui succédèrent à Dagobert et qui étaient tous des enfants de quatre à dix-huit ans. Mais autant il était aisé désormais de rejeter entièrement dans l'ombre les fantômes de souverains que produisait la lignée presque épuisée des Mérovingiens, autant il était difficile d'obtenir la

soumission des leudes. Pepin avait réussi à les discipliner à un certain degré. Cependant à peine fut-il descendu dans la tombe, qu'il s'engagea entre les grands d'Ostrasie une lutte acharnée pour obtenir sa succession, qui fut enfin conférée à son fils Grimoald.

L'homme illustre qui avait été l'objet de tant de regrets semblait avoir un successeur digne de lui et capable de continuer son œuvre. Toutefois Grimoald, après avoir marché pendant quelque temps dans la voie tracée par son père, ne tarda pas à éprouver la tentation du pouvoir. Le roi Sigebert était languissant, et rien ne lui permettait d'espérer qu'il donnerait un héritier au trône. A quelles suggestions il céda en s'engageant à désigner pour porter sa couronne le fils de son maire du palais, c'est ce que l'histoire ignore. Toujours est-il que cette promesse fut faite. Mais la conscience ostrasienne se révolta contre l'idée d'une telle intrusion. Elle se manifesta en 654 par la voix d'un saint vieillard, Romaric, ancien ami de Pepin et fondateur du monastère de Remiremont, où son autre ami, Arnoul, avait fini ses jours et où lui-même, naguère si bien connu à la cour de Théodebert et de Clotaire II, s'était fait depuis trente ans le *disciple des hetres et des chênes*. Un soir, pendant qu'un orage grondait au ciel, il parut sur le seuil du palais de Grimoald, qui accourut au-devant de lui et l'embrassa à la lueur des torches que portaient ses serviteurs. Mais le pieux solitaire, après avoir répondu à l'accueil empressé de son hôte, lui dit d'une voix sévère :

— La couronne et le sceptre ne sont rien aux yeux de celui qui ne juge que les cœurs. Si les Franks respectent le pouvoir du maire, c'est parce qu'il émane du roi. Mais songe bien que tous se lèveront contre l'usurpateur du trône.

Grimoald, effrayé en entendant ces paroles, essaya de dissiper les craintes de Romaric, et, au moment où il partit pour regagner les solitudes des Vosges, il le combla de riches présents. Pourtant deux années s'étaient à peine écoulées que Sigebert mourut, laissant un fils encore enfant. Aussitôt le maire, enlevant le jeune prince, le fit cacher en Irlande au fond d'un couvent par Didon, évêque de Poitiers, et proclama roi d'Ostrasie son propre fils Childebart. Ainsi furent justifiés les soupçons de Romaric. Mais sa prédiction se réalisa aussi. Car les Ostrasiens, s'étant soulevés, s'emparèrent de l'usurpateur et de son fils, qui furent livrés aux Neustriens, jetés dans une prison à Paris et mis à mort.

Cette catastrophe ferma pour un demi-siècle les avenues du pouvoir à la famille de Pepin. Comment ce demi-siècle fut rempli, c'est à l'histoire de le dire. Mais jamais peut-être l'État frank n'avait été en proie à des désordres aussi graves que ceux dont il fut le théâtre pendant les cinquante ans qui suivirent la chute de Grimoald et de son fils, ce roi éphémère dont le pouvoir dura neuf mois à peine.

Au milieu de l'anarchie produite par les violences du maire Ébroin, un homme s'était distingué parmi les leudes ostrasiens par sa bravoure et par son inflexible justice : c'était Pepin dit d'Herstal. Petit-fils d'Arnoul de Metz par Ansigise et de Pepin de Landen par sainte Begge, neveu de l'ancien maire Grimoald et de sainte Gertrude, il semblait appelé à faire renaître l'époque que son aïeul maternel avait illustrée par son équité et par son intelligence. Élevé par sa mère dans la crainte de Dieu, dans l'amour du bien et dans la pratique de toutes les vertus qu'elle lui transmit comme un héritage de famille, il fit de bonne heure concevoir les plus hautes espérances à tous ceux

qui le connaissaient. Il étonnait les plus sages par la rectitude de son jugement et par l'élévation de son esprit, les plus rigides par la sévérité de ses mœurs, les plus braves par son courage. Le premier acte de sa vie avait montré ce qu'on pouvait attendre de lui. Son père était tombé, dans une partie de chasse, sous les coups d'un assassin nommé Gondowin. Le jeune Pepin, ayant appris un jour que le coupable était venu en deçà du Rhin avec plusieurs compagnons pour assister à un banquet, se dirigea, au milieu de la nuit, avec quelques fidèles vers la villa où se trouvait Gondowin et vengea la mort d'Ansigise par la mort de son meurtrier.

Quand on apprit en Ostrasie l'action courageuse du jeune Pepin, tous les anciens amis de son père, ducs et grands du pays, vinrent se grouper autour de lui et se placer sous ses ordres. La haine profonde qu'ils nourrissaient contre Ébroin avait rompu tous les liens qui naguère encore les attachaient à la royauté : car, dans les luttes acharnées des partis, on avait appris à se passer d'une autorité qui ne garantissait plus ni les personnes ni les biens. Mais chez ce peuple, où tout homme était soldat, si chacun se sentait réduit à demander sa sécurité à sa propre épée, il fallait cependant que les leudes s'unissent pour faire face à un danger commun : la puissance neustrienne, qui les menaçait tous. Il fallait que les faibles s'alliassent aux forts, et que les forts se rangeassent sous le commandement d'un seul. Or, personne ne pouvait mieux remplir ce rôle que l'héritier de Pepin de Landen. Aussi justifia-t-il pleinement leur confiance. Il les défendit avec tant de courage et de bonheur, il gouverna l'Ostrasie avec tant de justice et de modération, que bientôt le royaume tout entier le reconnut pour chef et que, sans avoir le titre de maire du palais ni celui de roi, il réunit cependant entre ses mains toute l'autorité de l'un et tout le pouvoir de l'autre. Son premier soin fut de rattacher à l'État ostrasien les territoires qui en avaient été successivement distraits. Il fit à cet effet plusieurs guerres aux Alamans, qu'il réussit à vaincre et à soumettre. En 687 il songea à pousser avec une nouvelle énergie la lutte contre la Neustrie, dont les évêques ne cessaient de le solliciter de venir mettre un terme à la tyrannie exercée sur l'Église par Berchar, l'odieux successeur d'Ébroin, et dont les leudes n'avaient d'espoir que dans son épée. Une partie de ceux-ci, dépouillés de leurs biens, avaient cherché un asile dans l'Ostrasie. Pepin commença par mettre le roi de Neustrie, Théodéric III, en demeure de rétablir dans leurs droits et dans leurs propriétés tous ceux de ce royaume qui avaient été forcés à s'expatrier depuis l'administration d'Ébroin. Mais le roi, ou plutôt son maire Berchar, lui répondit :

— Patience, je viendrai moi-même reprendre mes serfs fugitifs.

Pepin ayant fait connaître à ses compagnons d'armes cette insolente réponse, tous s'écrièrent :

— Ces malheureux, qui sont privés de leurs biens et qui sont venus mettre leur confiance dans ta protection, il serait honteux de les abandonner. Aussi, prenons les armes, et allons chercher l'ennemi sur son propre territoire.

Réjoui de l'unanimité des leudes, il se hâta de rassembler son armée et de se mettre en campagne. Mais, avant de s'engager dans la forêt Charbonnière, qui formait la frontière des deux royaumes, il réunit autour de lui tous les chefs pour exciter leur ardeur en leur exposant la justice de sa cause. Quand il a fini de parler, tous applau-

dissent son langage, selon la coutume des vieux Germains, en poussant des cris et en entre-choquant leurs armes. Enfin, après avoir ensemble invoqué le secours du Très-Haut, ils entrent dans la forêt et de là sur le territoire neustrien. Non loin de Saint-Quentin, près du village de Testry, ils aperçoivent l'ennemi. Pepin dresse ses tentes au nord d'une petite rivière appelée le Daumignon, dont les guerriers de Théodéric occupent le bord opposé. Mais, voulant tenter un dernier effort pour éviter une inutile effusion de sang, il demande à entrer en pourparlers avec le roi et lui fait offrir de riches présents s'il consent à réparer les torts dont les églises et les leudes ont été victimes. Ces propositions sont repoussées par les Neustriens, et dès lors c'est à l'épée seule de trancher le différend. La bataille est fixée au lendemain. Pepin et les siens passent la majeure partie de la nuit à prendre leurs dispositions. Mais avant qu'elle soit entièrement écoulée, ils franchissent dans le plus grand silence le lit du Daumignon et se déploient sur une éminence, de manière à présenter le dos à l'orient, afin d'avoir sur l'ennemi l'avantage du soleil. Au lever du jour, Théodéric marche contre ses adversaires, et au même instant commence une lutte terrible dans laquelle les Neustriens, aveuglés par les rayons éblouissants d'un soleil de juin, sentent bientôt tout le désavantage de leur position. Mais il est trop tard pour y remédier. Ils essuient une défaite complète. La plupart des leudes royaux tombent les armes à la main, et dans la déroute où sont jetés ceux qui survivent, le maire Berchar périt assassiné par un des siens. Théodéric lui-même ne se sauve qu'à grand-peine, abandonnant les débris de sa puissance sur ce champ de bataille de Testry, qui eût été le tombeau de la race mérovingienne, si Pepin l'avait voulu.

A dater de cette journée célèbre, rien n'empêchait le duc ostrasien de dominer à la fois dans les deux royaumes. Mais il laissa au monarque abattu son vain titre de roi de Neustrie, et se borna à assurer la tranquillité publique dans l'Ostrasie et surtout à consolider dans sa maison une suprématie conquise par tant d'efforts. Le moyen principal qu'il employa à cet effet, fut de transformer l'ancienne truste royale en une truste particulière exclusivement attachée à sa famille. Cette mesure, il put la prendre sans opposition ; car elle était préparée depuis longtemps par les circonstances elles-mêmes.

Rien ne manquait plus à Pepin que le titre de roi d'Ostrasie. Mais déjà la voix du peuple, qui est si souvent la voix de Dieu, se prit à le désigner dès lors sous les noms de duc et de prince des Franks. Lui cependant continua à se qualifier simplement de vassal, jugeant sans doute que le moment n'était pas venu de substituer sa race à celle de Clovis. Aussi bien, avant de songer sérieusement à fonder une dynastie nouvelle, il fallait qu'il eût assuré d'abord sa prédominance en Neustrie et en Bourgogne, ainsi qu'il l'avait fait en Ostrasie. C'est donc vers ce but qu'il dirigea ses efforts. Il commença par conférer la mairie de ces deux royaumes à Nordbert, l'un des principaux leudes de Théodéric. Mais, à la mort de ce chef, en 708, il investit de la dignité vacante un de ses propres fils, Grimoald, qui, par la sagesse de son administration, réussit à se concilier l'affection des Neustriens et des Burgondes.

Tandis que Pepin grandissait ainsi par le prestige de sa puissance, le fantôme royal qui s'appelait Théodéric III s'effaçait de plus en plus. Le maire disposait de tous les bénéfices, et conférait le pouvoir et la richesse, les dignités et la fortune, à qui bon lui

semblait. Il tenait dans sa main les cent mitres d'évêque et les trois cents charges de comte et de duc dont se composait la hiérarchie religieuse, judiciaire et militaire des trois royaumes. Mais, non content d'être le dépositaire et le dispensateur de tous les attributs matériels de l'autorité, il voulut aussi être le principal soutien du christianisme parmi les Franks, et se concilier l'Église par ses largesses, les monastères par ses libéralités et les ministres du dogme par le zèle qu'il mit à favoriser la prédication de l'Évangile chez les barbares du Nord. Car ce fut lui qui encouragea et soutint dans leur périlleuse carrière saint Willibrord et les autres missionnaires par la parole desquels la bonne nouvelle fut révélée aux Frisons et aux Germains septentrionaux. Il aimait à s'entourer de moines connus pour la sainteté de leur vie, et l'histoire mentionne de lui un rare exemple d'humilité. Tous les ans, au commencement du carême, il dépouillait les insignes de sa grandeur, quittait son palais d'Herstal ou de Jupille et se rendait en pèlerinage, pieds nus et la tête découverte, au monastère d'Odilienberg sur la Roer. Là il passait auprès de l'Écossais saint Wiron, dans des conférences pieuses, les jours consacrés à l'abstinence ; il épanchait son âme aux pieds du rigide solitaire, se livrait aux pratiques de la pénitence et se retrempait le cœur et l'esprit dans le silence de cette sainte retraite.

Cependant, si profonde que fût sa piété, si grande que fût l'estime où il tenait l'Église et ses ministres, elles ne purent l'amener à abandonner au clergé la moindre de ses prérogatives. Au contraire, il lui montrait, de même qu'à ses autres subordonnés, que le pouvoir, il le prenait au sérieux, et que son but unique était le maintien de la justice. Si la chute ou, pour mieux dire, si l'absorption de l'ancienne aristocratie par une volonté unique s'opéra pour ainsi dire sans contrainte et sans résistance ; si la réunion des forces isolées de la société dans les mains d'un seul constitua un acheminement visible et réel vers l'établissement d'une autorité régulière et centrale ; si, en un mot, la position prise par Pepin sembla dès lors aussi solide qu'incontestée, ce fut précisément parce qu'il s'appliqua avec une inébranlable énergie à rétablir partout autour de lui le respect de la légalité. Son esprit d'équité, non moins que sa bravoure, lui avait concilié l'affection des Ostrasiens. Nous avons vu un grand nombre de leudes neustriens chercher un asile à sa cour, pour échapper aux cruautés sanguinaires que, depuis la mort de Sigebert III, Ébroin et Berchar n'avaient cessé d'exercer dans une grande partie des États franks. Après avoir passé trente ans dans une sorte d'exil, ils demandèrent à rentrer dans leurs propriétés. Pepin les réintégra dans leurs dignités et dans leurs domaines, et il créa de cette manière une foule de nouveaux et fidèles adhérents à ses intérêts en Neustrie.

Mais il ne borna pas à cet acte de restauration son intervention dans les affaires de ce royaume. Immédiatement après la bataille de Testry, il avait mis un terme aux guerres particulières qui y sévissaient comme un dernier levain de désordre ; il y avait réorganisé l'administration de la justice, et, depuis, il ne cessa de veiller à ce que les lois y fussent strictement observées.

C'est ainsi que, grâce à l'activité d'un seul homme, les deux royaumes virent se cicatriser les blessures que trente ans de guerres leur avaient faites. Aussi le nom de Pepin fut-il béni dans l'Ostrasie, comme celui de Grimoald le fut dans la Neustrie, qui le surnomma le Bon, le Discret et le Juste.

Une institution qu'une longue période de troubles et de discordes intestines avait fait, sinon tomber entièrement en désuétude, au moins négliger à un certain degré, attira aussi l'attention de Pepin : ce fut celle des assemblées délibérantes des leudes. Nées vers le milieu du ^{vi}^e siècle, elles avaient acquis une plus haute importance à mesure que les grands du royaume s'étaient arrogé une part plus notable dans l'administration publique : car ils avaient le droit de reconnaître, nous dirions presque d'élire le roi ; ils choisissaient le maire du palais, et formaient entre eux un tribunal suprême dont ils étaient à la fois les membres et les justiciables. Prendre part à ces plaids, c'était exercer une des prérogatives les plus hautes du leude. Aussi, lorsque Pepin de Landen eut donné une direction plus régulière aux différentes branches de l'admi-



nistration, on vit les assemblées délibérantes des grands devenir plus fréquentes. Elles se tenaient ordinairement au commencement du mois de mars, c'est-à-dire vers la fin de l'année, selon le calendrier ordinaire du moyen âge, afin que l'on pût se concerter sur les dispositions à prendre pour l'année qui allait s'ouvrir. Les troubles survenus dans les États franks depuis la mort de l'illustre maire ostrasien avaient de nouveau fait tomber ces réunions dans l'oubli. Mais, après la journée de Testry, Pepin d'Herstal comprit la nécessité de relever une si utile institution, qui lui permettait de recueillir l'avis de ses amis et de ses leudes sur la marche des affaires publiques, et qui, le mettant périodiquement en contact direct avec tous ces hommes animés d'un si vif esprit d'indépendance, renouvelait chaque fois le prestige et l'influence qu'il exerçait sur eux. Depuis cette époque, il tenait annuellement le premier jour de mars un plaid général où comparaissaient tous ses leudes. Dans cette assemblée il recevait, en présence et au nom du roi, les présents qu'ils avaient coutume de lui offrir selon l'antique usage des Germains ; il recommandait la paix et la

défense de l'Église, des veuves et des orphelins ; il faisait connaître les jours fixés pour les expéditions de guerre, en un mot, toutes les choses qui intéressaient le bien public et la sûreté de l'État. Ces plaids servirent plus tard de modèle à l'organisation de l'ancienne diète germanique.

Toutefois les mesures si sages qu'il prit, même le soin particulier avec lequel il s'appliqua à propager et à développer l'idée naissante de la substitution d'un véritable État, ou d'une communauté régulière, à la simple organisation d'une domesticité royale, eussent été insuffisants pour contenir dans les bornes de la loi une population dont la turbulence avait été si puissamment surexcitée par les événements, surtout par ceux dont la Neustrie venait d'être le sanglant théâtre. Aussi Pepin chercha-t-il dans une suite de guerres étrangères le moyen d'occuper une aristocratie peu disciplinable de sa nature et maintenant livrée forcément au repos. Il y trouva en même temps l'occasion d'augmenter par de nouvelles victoires l'éclat de sa propre renommée, de flatter l'orgueil national et de restituer à la puissance franke les anciennes limites de la conquête. Car les populations gauloises et germaniques qui avaient anciennement contracté des alliances avec les Franks ou qui avaient été soumises par leurs armes, s'étaient empressées de tirer parti des troubles civils pour se soustraire à une suprématie qui leur pesait. Ce mouvement des nationalités avait pris une nouvelle activité après que la défaite de Testry eut enlevé à la royauté son dernier prestige, et on avait vu plusieurs clans, fidèles jusqu'alors, ressaisir leur indépendance.

Pepin commença donc à diriger successivement les épées de ses leudes contre les Souabes, les Saxons, les Bavares, les Frisons, les Bretons, les Aquitains et les Basques. Si les témoignages contemporains ne nous fournissent sur ces expéditions que de rares renseignements, les écrivains postérieurs assurent, avec une complaisance exagérée sans doute, que le duc ostrasien triompha de tous ses ennemis et qu'il les soumit tous à sa domination. Ce qui est certain, c'est que les guerres entreprises par lui enrichirent son armée de butin, qu'elles le consolidèrent dans sa puissance et qu'elles assurèrent au dedans et au dehors la sûreté du pays.

Dans le courant de l'année qui suivit la bataille de Testry, il marcha contre Radbod, le valeureux duc des Frisons, qu'il défit dans une rencontre sanglante et qu'il força à lui fournir des otages et à payer un tribut annuel. Toutefois la soumission de ce chef ne fut pas assez complète pour l'empêcher de recommencer peu de temps après ses incursions de pillage dans les terres des Franks et pour dispenser ceux-ci de reprendre les armes en 692. Cette nouvelle campagne, qui se termina par la défaite totale de Radbod, dans le voisinage de Wyk-by-Duurstede, eut pour résultat l'extension de l'Ostrasie jusqu'à la branche septentrionale du Rhin et l'établissement de l'évêché d'Utrecht, à la tête duquel fut placé ce missionnaire écossais qui a rendu le nom de Willibrord si célèbre dans l'histoire religieuse des Pays-Bas. On a lieu de croire que les difficultés de cette expédition dans un pays coupé de marais et sillonné de rivières et de canaux, contribuèrent puissamment à augmenter le zèle de Pepin pour la propagation du christianisme chez les Frisons : moyen le plus efficace, en effet, d'attacher ce peuple à la domination ostrasienne. Car dès ce moment, nous voyons se multiplier, sous sa protection, les ouvriers de l'Évangile dans les contrées qui s'étendent entre la Meuse et le lac Flévo. Mais ce qui acheva d'assurer la soumis-

sion de Radbod, ce fut le mariage de sa fille, Theudesinde, avec le fils de Pepin, Grimoald, investi de la dignité de maire de Neustrie.

Des autres guerres qui occupèrent le duc d'Ostrasie jusqu'en 713, les vicissitudes nous sont inconnues, les documents contemporains se bornant à les signaler par quelques indications maigres et décousues.

L'année suivante, Pepin fut saisi d'une grave maladie dans sa villa de Jupille. Sentant sa mort prochaine, il appela auprès de lui le maire de Neustrie, à qui il se proposait de remettre toute son autorité. Mais Grimoald, passant par le bourg de Liège, et étant aller prier pour la conservation de son père dans la chapelle des saints Côme et Damien, nouvellement dédiée à saint Lambert, y fut assassiné par un Frison nommé Rantgar. Pepin lui-même le suivit de près dans le tombeau. Il mourut le 16 décembre 714, après avoir, pendant vingt-sept ans, dominé ou dirigé par son intelligence et par son épée tous les événements dont l'empire des Franks fut le théâtre.

Avant de rendre le dernier soupir, Pepin avait conféré la mairie neustrienne à Theudoald, qui était son petit-fils par Grimoald, et qui n'avait pas encore atteint l'âge viril. Ce dernier acte de sa vie montre à l'évidence combien tout était changé dans la société franke depuis le temps de Dagobert I^{er}. La mairie, de simple fonction qu'elle avait été naguère, était devenue une dignité héréditaire dans une famille et indépendante à la fois de la nomination royale et de celle des grands. De même que le fils héritait des autres propriétés du père, il héritait directement de sa trustee, et les leudes n'avaient plus qu'à le reconnaître pour leur seigneur et pour leur chef. Cependant, si aisé qu'il parût à Pepin de faire accepter ce principe nouveau, le royaume ne tarda pas à se voir derechef livré aux hasards de la guerre. Car sa veuve Plectrude s'empara inopinément du pouvoir.

En effet, quand le bras énergique du duc avait à peine suffi à contenir la violence des leudes, que pouvaient une femme, si résolue qu'elle fût, et des enfants qui n'avaient pour eux ni l'autorité de l'âge, ni le prestige d'un acte d'homme? Plectrude avait vu mourir à la fleur de l'âge ses deux fils, Drogon et Grimoald, et il ne restait de ceux-ci que des héritiers mineurs, au nom desquels elle entreprit l'administration de l'Ostrasie. Ce fut probablement cette circonstance — peut-être aussi, comme d'autres le pensent, la volonté dernière de Pepin — qui fit naître des espérances propres à blesser à la fois l'orgueil et les intérêts de Plectrude, dans l'esprit de Charles, fils que le duc des Ostrasiens avait eu d'Alpaïde, dont les uns font une de ses concubines et les autres une de ses femmes légitimes; car, jusque dans le VIII^e siècle, les chefs franks ne pratiquèrent que d'une manière très-imparfaite le principe chrétien de la monogamie. Quoi qu'il en soit, la veuve de Pepin s'empara du jeune guerrier, le fit enfermer dans une étroite prison à Cologne, et alla s'établir elle-même dans cette ville afin de se trouver au centre de l'Ostrasie. Puis elle envoya en Neustrie son petit-fils Theudoald, protégé par les leudes de son père et de son aïeul et accompagné du roi Dagobert III.

Mais, irrités par sa conduite hautaine et plus encore excités par le désir de détruire les conséquences de la journée de Testry, les guerriers neustriens coururent aux armes, surprirent les leudes ostrasiens dans la forêt de Cuise, non loin de Compiègne, et les mirent dans une déroute complète, après s'être emparés du roi. Theudoald,

qui n'échappa que par miracle à leurs épées, réussit à gagner Cologne, où il mourut en 715.

La mort du petit-fils de Plectrude frappa l'Ostrasie d'une grande douleur ; mais ce qui changea cette douleur en consternation, ce fut le bouleversement qui s'opéra bientôt après dans le royaume de Neustrie. Les vainqueurs détruisirent toutes les institutions que Pepin y avait fondées. Ils exercèrent les plus odieuses persécutions sur tous ses adhérents, qui furent chassés de leurs fonctions civiles et religieuses. Enfin, ils organisèrent une nouvelle administration au nom de leur roi prisonnier, et conférèrent la mairie à un des leurs, l'audacieux et violent Rainfroy.

Tous les fruits d'organisation sociale auquel les deux Pepin s'étaient consacrés pendant un siècle semblaient perdus ou au moins compromis. Avant la fin de l'année, les bandes neustriennes s'avancèrent jusqu'aux bords de la Meuse, dévastant le pays par le fer et par le feu et trainant avec elles le nouveau fantôme de roi qu'elles s'étaient créé, après la mort récente de Dagobert III, en élevant sur le pavois, non l'héritier de ce prince, mais un moine nommé Daniel qu'on avait tiré d'un couvent et présenté sous le nom de Chilpéric comme un fils de Childéric II. A l'appel de Rainfroy, Radbod fit courir aux armes ses sauvages Frisons ; car, depuis la mort de Grimoald, le seul lien qui l'attachât à la famille de Pepin se trouvait rompu. Enfin les Saxons se disposèrent à entrer en campagne. L'Ostrasie semblait ainsi sur le penchant de sa ruine. Entamée jusqu'à la Meuse, menacée du côté de l'est et du nord, privée d'un chef capable de conjurer le danger, elle paraissait destinée à devenir la proie de ses ennemis.

Mais un événement imprévu change tout à coup la face des choses. Le jeune Charles, échappé de sa prison, paraît au milieu d'un groupe de leudes ostrasiens. Il est la vivante image de son père. Sa stature, les traits de son visage, son air martial et résolu, son regard imposant, sa parole énergique et faite pour commander, tout rappelle l'illustre Pepin dont chacun déplore la perte. Aussi tous les guerriers sont-ils unanimes à le proclamer leur chef et leur prince.

Au commencement de l'année 716, il se met à leur tête, disposé à défendre sa dignité contre trois ennemis dont chacun lui est supérieur en forces. Mais il faut, avant tout, empêcher la réunion des Neustriens et des Frisons qui convergent vers Cologne, et les battre en détail ; plus tard on aura bon marché de Plectrude. Charles marche donc résolument contre Radbod qui remontait le Rhin avec une flotte immense. Il l'atteint et le force à descendre de ses navires et à accepter le combat. Le choc est terrible. Pendant une journée tout entière, les deux armées luttent avec un égal acharnement, et la nuit vient sans que la bataille soit décidée. Mais, affaibli par les pertes relativement plus considérables qu'il a subies, Charles est réduit à battre en retraite, et Radbod arrive sans encombre sous les murs de Cologne, où les forces neustriennes ne tardent pas à le rejoindre.

Cependant le fils de Pepin ne se décourage pas. Il organise une guerre de partisans. En attendant les renforts qui doivent lui arriver de tous les points de l'Ostrasie, il voltige sans relâche autour de l'ennemi et le harcèle sans lui permettre de repos ni le jour ni la nuit. Aussi, fatigués bientôt des embûches qu'il ne cesse de leur tendre, et gagnés par une somme d'argent que Plectrude leur fait offrir, les



Frison et les Neustriens se décident-ils à lever le siège de Cologne, et les deux armées se retirent l'une vers le nord, l'autre vers la forêt Charbonnière.

Charles laisse Radbod regagner tranquillement ses marais, et se jette résolument à la poursuite de Rainfroy. Un jour, en débouchant de la forêt des Ardennes avec sa petite troupe composée d'environ cinq cents guerriers, il aperçoit tout à coup du haut d'une colline l'armée neustrienne campée dans la plaine qui s'étend entre la villa royale d'Amblève et Stavelot¹. C'était folie d'oser, avec cette poignée d'hommes, attaquer des forces aussi imposantes. Mais la matinée est chaude, le camp dans une sécurité complète, et les leudes royaux sont dispersés, s'abritant contre l'ardeur du soleil les uns dans leurs tentes, les autres à l'ombre des arbres. Pendant que Charles regarde ce qui se passe, un de ses compagnons lui demande la permission de pénétrer dans les lignes de Rainfroy et d'y faire naître une panique dont il sera facile de tirer parti. Autorisé par son chef, l'intrépide Ostrasien saisit un bouclier, tire son épée, se précipite au milieu des ennemis, et frappe de mort tout ce qui s'offre à ses coups, en criant d'une voix retentissante :

— Voici Charles ! voici Charles !

Mais bientôt il est enveloppé de toutes parts. A la vue du danger qui le menace, tous ses frères d'armes descendent la colline à leur tour, fondent sur les Neustriens, en font un immense carnage et balayent toute leur armée. Malheureusement les vainqueurs ne sont pas en force pour poursuivre leur avantage. Mais ce grand fait d'armes annonce à l'Ostrasie qu'il lui a été suscité dans le fils de Pepin un homme capable de relever le drapeau de la patrie. Aussi les leudes affluent-ils de toutes parts autour du jeune guerrier, qui l'année suivante se trouve en état de prendre lui-même l'offensive.

Il entre donc en 717 dans la Neustrie, écrase l'armée de Rainfroy à Vincy, près de Cambrai, s'avance jusqu'aux portes de Paris, force le roi à chercher un asile en Aquitaine, et rallie à sa cause tous les leudes dont se composait naguère la truste de Pepin. Puis, sans reprendre haleine, il revient sur ses pas et marche sur Cologne dont les portes lui sont ouvertes par Plectrude elle-même, qui n'hésite plus à lui livrer le trésor de son père et à résigner le pouvoir.

Dès ce moment, Charles n'a plus à lutter dans le seul but de se maintenir. Il peut s'occuper d'étendre son autorité et de rétablir les frontières de l'ancien empire des Franks. Mais, afin de donner à sa cause l'apparence de la légalité, il oppose en 718, sous le nom de Clotaire IV, un roi à Chilpéric II, dont la légitimité a commencé à devenir suspecte. Dans le courant de la même année, il marche contre les Saxons qui ont envahi les terres des Chattuaires et les refoule à travers la Westphalie jusqu'au Weser. Cependant de nouveaux orages s'amassent en Neustrie et appellent son attention de ce côté. En effet, Rainfroy, retiré chez Eudes, qui exerce le pouvoir ducal dans l'Aquitaine devenue indépendante depuis la bataille de Testry, médite une nouvelle levée de boucliers et sollicite déjà l'appui des armes de Radbod. Mais Charles

¹ On croit généralement que cette rencontre eut lieu entre Spa et Stavelot, endroit où se trouve le village de Francorchamps, qui est voisin de l'Amblève et dont le nom semble composé des mots *Francorum campus*.

ne lui laisse le temps de rien entreprendre. Il accourt avec ses leudes, brise, dans une bataille sanglante qui s'engage près de Soissons, les forces réunies des Neustriens et des Aquitains, s'empare de Paris, s'avance jusqu'à la Loire et force Eudes à lui livrer Chilpéric II et le trésor royal.

Presque au même moment, le roi Clotaire IV meurt (720). Aussitôt Charles fait tirer du monastère de Cala (Chelles) un fils de Clotaire III, qu'il place sur le trône de Neustrie et de Bourgogne sous le nom de Théoderic IV.

Ces affaires arrangées, l'actif Ostrasien n'eut plus qu'à s'occuper de régler ses comptes avec les Frisons, les Alamans, les Bavares et les Saxons. Malheureusement les détails de ces expéditions, qui l'occupèrent pendant dix ans (720-730), ne nous sont guère connus, et force est à l'historien de se contenter de quelques légères indications fournies par les chroniqueurs contemporains. Ainsi nous le voyons, en 720, fondre de nouveau sur les Saxons; en 722 et 723, porter la guerre en Frise; en 725, frapper les Alamans, passer le Danube et battre les Bavares, à qui il enlève leur duchesse Belitrude, dont il épousa plus tard la nièce Sonichilde, mère future de Grippon; en 729, reprendre le chemin de la Bavière et la soumettre entièrement à sa domination; enfin, en 730, forcer les Alamans à renoncer désormais à leurs rêves d'indépendance.

Cependant à peine eut-il assuré la paix du côté de l'est et du nord, qu'il lui fallut marcher à de nouveaux combats vers l'Aquitaine.

Deux fois dans le courant d'une seule année (731), il conduisit son armée au delà de la Loire, mais sans obtenir les résultats qu'il espérait, cette guerre étant de celles où aucun parti ne transige; car elle avait à la fois pour objet un but de conquête et un but de prosélytisme religieux.

Il ne s'était pas écoulé trois quarts de siècle depuis le commencement de l'hégire, que le mahométisme — ce dogme violent qui érigeait en principe la guerre parce qu'elle renferme la conquête et par suite la propagande religieuse — dominait déjà dans une grande partie de l'Orient. L'Arabie, l'Égypte et la Syrie reconnaissent sa loi. Il a franchi l'Oxus et l'Indus. Il a répandu ses doctrines jusqu'aux extrémités de la Nubie et conquis tout le nord de l'Afrique depuis les Syrtes jusqu'au détroit de Gibraltar. Au commencement du VIII^e siècle, il veut prendre pied en Europe et s'empare des Baléares et de la majeure partie de l'Espagne. En 719, il traverse l'Èbre et les Pyrénées pour détruire les derniers vestiges du royaume visigoth. Les cinq années suivantes lui suffisent pour s'établir dans la Gascogne et dans le Languedoc et pour s'avancer jusqu'à Nîmes. En 725, une bande de Sarrasins se hasarde même à remonter le Rhône, pénètre en Bourgogne, détruit l'antique ville d'Autun, pousse jusque sous les murs de Sens et ne se retire vers le midi que chargée de butin. Ces incursions deviennent de plus en plus fréquentes, et bientôt l'empire frank se voit menacé, du côté du sud, par un danger bien autrement réel que celui qu'avaient présenté les mouvements des peuples du nord et de l'est. En vain le duc d'Aquitaine, Eudes, essaye-t-il de le conjurer en donnant sa fille en mariage à l'un des chefs musulmans les plus redoutés. Il faut que les épées ostrasiennes interviennent pour arrêter le déluge de l'islamisme, comme s'exprime un contemporain.

Nous avons vu Charles franchir deux fois inutilement la Loire en 731. Mais l'année

suivante, une campagne plus terrible s'annonce. Une armée de Sarrasins, composée de quatre cent mille hommes, femmes et enfants, et commandée par Abderrahman, traverse Pampelune et descend en Aquitaine par les pentes occidentales des Pyrénées. Elle prend toutes les villes qui se présentent sur sa route, enlève Bordeaux, force le passage de la Garonne et de la Dordogne, dévaste les campagnes, détruit les maisons, brûle les églises et emmène en esclavage les femmes et les enfants. Réduit à la dernière extrémité, Eudes n'a qu'un parti à prendre, se jeter dans les bras de Charles, lui jurer obéissance et implorer son secours. Car déjà les Arabes, poussant toujours vers le nord, ont atteint Poitiers et livré aux flammes l'église vénérée de Saint-Hilaire, et ils s'apprêtent à marcher vers Tours, menaçant de détruire le sanctuaire plus illustre encore de Saint-Martin.

En ce moment, Charles paraît sur le théâtre des événements avec ses vaillants Ostrasiens. Il rallie à ses drapeaux les débris des bandes aquitaines, marche au-devant de l'ennemi commun et le rencontre dans la vaste plaine qui se développe entre Tours et Poitiers. Pendant sept jours, les deux armées restent campées l'une en face de l'autre, s'observant avec une sorte d'hésitation que justifie du reste la grandeur de la cause qui va se débattre, celle de deux civilisations. Enfin, Charles et Abderrahman se disposent à un engagement général : c'était un samedi du mois d'octobre. La bataille commence bientôt après avec un acharnement dont peut-être on n'a pas vu d'exemple jusqu'alors. Les Franks, couverts d'épaisses cuirasses et de solides cottes de mailles, résistent comme un mur d'acier aux assauts des infidèles, dépourvus de toute arme défensive. Durant un jour entier, ces assauts se renouvellent avec la même fureur, et rien n'ébranle les lignes ostrasiennes, dont les longues épées et les lourdes haches d'armes font un immense carnage. Mais Abderrahman ne se décourage pas. A chaque instant et à mesure que ses bandes fléchissent, il lance sur le champ de bataille des troupes fraîches qui sont rompues à leur tour. Pendant que dure cette lutte, dont l'issue ne saurait être douteuse, Eudes se jette avec ses Aquitains sur le camp ennemi qui est resté sans défense, et massacre tout ce qui s'y trouve, femmes et enfants. Aux cris de détresse qui en sortent, la consternation se répand parmi les Sarrasins. Cependant leur chef parvient à maintenir le combat jusqu'au soir et il expire sur un monceau de cadavres. La nuit seule fait cesser la lutte, et les Franks se préparent à achever le lendemain la victoire.

Mais, l'aube venue, on trouve le camp des Arabes entièrement désert. Ils ont profité de l'obscurité pour se retirer sans être poursuivis, laissant, s'il faut en croire Paul Diacre, trois cent soixante et quinze mille morts sur le champ de bataille, tandis que la perte des Franks s'élève à peine à quinze cents hommes.

Ce fut dans cette journée mémorable que Charles acquit le glorieux surnom de Martel, ou marteau, en souvenir des coups terribles que son bras de fer avait frappés sur les Sarrasins. Toutefois ce surnom ne fut pas le seul prix de sa victoire. La bataille de Poitiers eut pour résultat d'amortir l'élan de l'invasion musulmane en Europe, de rattacher désormais l'Aquitaine aux royaumes franks, et surtout de donner un prestige plus grand que jamais à la famille d'Herstal. Car cette seule journée éclipsa tous les actes de guerre qui avaient été accomplis depuis le temps de Clovis. Aussi tous les guerriers qui y avaient pris part, toutes les familles où était entrée quelque portion

du butin fait sur les Arabes, élevaient aux nues le victorieux soldat et célébraient leur propre gloire en célébrant la sienne.

Tout commandait à Charles de ne pas laisser à cet enthousiasme le temps de se refroidir. Aussi marcha-t-il, en 733, contre la Bourgogne, qu'il soumit et rattacha à sa domination.

Désormais le but qu'il poursuivait depuis tant d'années, c'est-à-dire la reconstitu-



BATAILLE DE POITIERS.

tion du domaine frank dans les limites où Dagobert I^{er} l'avait laissé, se trouvait atteint. Aussi, dès ce moment, l'infatigable guerrier put-il diriger toutes ses forces contre les ennemis du dehors. Les plus dangereux et les plus turbulents étaient les Frisons, qui sous la conduite de Poppo, successeur de Radbod, prenaient au delà du Rhin une position de plus en plus menaçante à l'égard des Franks. Il traversa deux fois leur territoire en 733 et 734, les battit sur terre et sur mer, pénétra jusqu'à l'extrémité de leur pays, tua leur chef, détruisit leur armée, renversa leurs temples, assura sa conquête par l'introduction du christianisme et rentra en Ostrasie avec un butin considérable.

En 735, la mort d'Eudes d'Aquitaine attire de nouveau son attention vers le sud et lui inspire la résolution de réduire définitivement les Aquitains mal rattachés jusqu'alors à son autorité. Après avoir consulté ses leudes, il passe la Loire, s'avance jusqu'à la Garonne, s'empare de Bordeaux, de Blaye et de toutes les autres villes et places fortes, fait prisonnier Hatto, l'un des fils d'Eudes, et force son autre fils, Hunold, à prêter le serment de soumission pour lui-même et pour le pays entier.

L'Aquitaine conquise, Charles rentre en Bourgogne, soumet Lyon, dompte les leudes du royaume toujours en révolte contre leur nouveau maître, place des gouverneurs à Marseille et à Arles, et, chargé de trésors immenses, reprend enfin le chemin de l'Ostrasie.

Mais les événements ne lui laissent pas de repos. Les chefs burgondes ne peuvent se résigner à subir l'autorité ostrasienne. En 737 ils invoquent le secours des Sarrasins qui viennent d'envahir la Septimanie, de s'emparer de Narbonne et d'Arles, et qui, remontant même le Rhône, s'avancent, grâce à la trahison et à des connivences intérieures, jusque sous les murs d'Avignon.

Charles comprend qu'il faut en finir avec la Bourgogne par un grand coup. Précédé de son frère Childebrand, il rentre dans ce royaume. Il prend et brûle Avignon. Il franchit ensuite le Rhône, pénètre dans la Septimanie et cerne avec toute son armée la place de Narbonne. Cependant les Sarrasins d'Espagne accourent avec des forces considérables pour dégager cette ville. Charles laisse à une partie de ses troupes le soin de tenir la forteresse en échec et marche au-devant des infidèles. Il les rencontre près de la petite rivière de Berre, entre Narbonne et Leucate, dans le val de Corbière, et remporte sur eux une victoire non moins signalée que celle de Poitiers. Car il détruit en partie l'armée sarrasine et en balaye devant lui les restes, qu'il accule à la Méditerranée et jette dans l'anse où la Berre va perdre ses eaux. Il retourne aussitôt sur ses pas et essaye, mais inutilement, de s'emparer de Narbonne.

Après plusieurs assauts infructueux, il reconnaît l'impossibilité de forcer cette place, dont la possession est seule capable d'assurer la conquête de la Septimanie. Il renonce donc à en pousser plus longtemps le siège ; mais il fait piller et dévaster tout le pays par son armée, démanteler et incendier les illustres cités de Nîmes, Agde, Béziers et Maguelonne, et raser jusqu'à la moindre forteresse.

A peine une année s'est-elle écoulée depuis cette laborieuse expédition, que l'infatigable Ostrasien franchit le Rhin, à l'embouchure de la Lippe, et va saccager pour la troisième fois le territoire des Saxons à qui il impose l'obligation de lui donner des otages et de lui payer un tribut.

En 739, il entre de nouveau en Bourgogne, où d'opiniâtres soulèvements compromettent son autorité et dont les leudes ont derechef appelé les Sarrasins à leur secours. Il chasse les infidèles au delà du Rhône et force les Burgondes à renoncer désormais à toute tentative de révolte.

Cette guerre termina la carrière militaire de notre héros.

En 741, dans la prévision de sa mort prochaine, il se rend au monastère de Saint-Denis, à qui il a fait don, l'année précédente, de la villa royale de Clichy-sur-Seine, et se prépare, près du tombeau du martyr de Montmartre, au voyage de l'éternité. Ses dévotions accomplies, il se remet en route pour l'Ostrasie ; mais, pris

d'une fièvre violente, il est forcé de s'arrêter à Quierzy-sur-Oise, où il expire tranquillement le 22 octobre.

Pendant son administration, — nous dirions presque pendant son règne, — Charles avait laissé la dynastie mérovingienne user son dernier prestige. Depuis la mort de Théoderic IV, survenue en 737, il avait voulu que le trône demeurât vacant, comme pour s'assurer s'il restait encore chez les peuples quelque respect pour ces fétiches couronnés que, depuis un siècle, on avait vu élever successivement sur le pavois. Même, quelque temps avant sa mort, il avait clos sa vie politique par un de ces actes si fréquents dans l'histoire des rois mérovingiens, par un partage du domaine frank entre ses propres fils Carloman et Pepin le Bref, comme s'il se fût agi d'un simple héritage de famille. Dans une assemblée solennelle des leudes, il avait assigné à Carloman, qui était l'aîné, la Germanie et l'Ostrasie ; à Pepin, la Neustrie et la Bourgogne, et à Grippon, fils de la princesse bavaroise Sonichilde, les revenus de quelques terres situées dans ces trois royaumes.

Du reste, jamais aucun des descendants de Clovis n'avait exercé un pouvoir aussi étendu que celui que Charles était parvenu à s'arroger. Par sa renommée de bravoure, il s'était placé au-dessus de tous les leudes comme soldat, et par ses largesses il les avait étroitement enchaînés à sa fortune. Dans les guerres étrangères qu'il avait successivement entreprises, il leur avait procuré la double satisfaction de la gloire et de la richesse. Même plus d'une fois il avait disposé en leur faveur des trésors des églises et des bénéfices ecclésiastiques en plaçant des mitres d'évêque sur la tête ou des crosses d'abbé dans les mains de ses guerriers ; car le produit des pillages exercés sur les terres ennemies — et parfois même dans des villes frankes, s'il faut en croire les accusations lancées contre lui par quelques contemporains — n'avait pas toujours suffi pour satisfaire l'avidité de ses compagnons d'armes et surtout celle des nombreux mercenaires qui étaient accourus de tous les points de l'Europe sous ses drapeaux.

Mais il ne s'était pas borné à donner pour appui à son autorité au dedans et au dehors les épées de ses hommes de guerre. Il sut également se servir de l'arme des idées et de la parole pour préparer ou pour assurer ses conquêtes : témoin le zèle qu'il mit à combattre le paganisme parmi les Franks et à protéger les moines anglais Willibrod, Winfrid et tous ces courageux pionniers de la civilisation qui portèrent l'Évangile aux peuples de la Frise, de la Hesse et de la Thuringe.

Ce ne fut pas tout. Il songea aussi à conclure au dehors d'utiles alliances. L'Espagne était dominée par les Sarrasins, l'Angleterre déchirée par des guerres intestines, Constantinople trop éloigné de l'Occident. Les Lombards seuls pouvaient lui être d'un grand secours ou lui susciter de fâcheux embarras. Aussi Charles s'empressa-t-il de chercher à se faire un allié de leur roi Liutprand, à qui il envoya en 735 son fils Pepin le Bref, afin que l'illustre souverain lombard devînt en quelque sorte son père d'adoption en lui coupant les cheveux selon l'usage germanique ¹. Cette amitié, qui dura jusqu'à la mort de Charles, fut si étroite que, dans la guerre qu'il fit aux Sarra-

¹ PAUL. DIACON. IV, 52. Ce mode symbolique d'adoption était pratiqué par les Goths, par les Lombards et par les Franks. Cf. GRIMM, *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 146.

sins en Septimanie, il obtint de Liutprand l'aide d'une armée considérable. Le pape Grégoire III lui-même ne réussit pas à la rompre, lorsque, en 739, après avoir pris sous sa protection les duchés de Bénévent et de Spolète, qui voulaient s'affranchir de la domination des Lombards, il eut fourni à leur roi une occasion si longtemps attendue de marcher contre Rome, et qu'il se fut mis dans la nécessité de chercher des secours au dehors. Les envoyés pontificaux parurent devant Charles à Verberie-sur-Oise au moment où il venait de terminer sa dernière campagne contre les Burgondes, et ils implorèrent vainement son assistance en lui offrant les clefs du tombeau de saint Pierre, un fragment des chaînes de cet apôtre et le titre de patrice romain.

Charles a renversé les derniers obstacles qui s'opposaient à l'avènement de sa dynastie et à la chute de celle de Clovis. Le sceptre peut sortir de la maison des Mérovingiens et entrer dans celle des Pepin, pourvu que les fils du héros de Poitiers aient l'énergie nécessaire pour maintenir dans l'obéissance les populations si diverses de mœurs et d'origine dont se compose la puissance franke. Cette énergie ne leur manque pas, ni l'union indispensable pour diriger leurs efforts vers le but qui leur est commun. Malheureusement, les intrigues de la veuve de Charles, Sonichilde, et de son fils Grippon ne tardent pas à compromettre l'œuvre si laborieusement accomplie par vingt-cinq années de persévérance et de guerres. Au midi, c'est l'Aquitaine qui s'agite pour ressaisir son indépendance ; à l'est, ce sont les Bavares et les Alamans qui s'efforcent de secouer le joug ostrasien ; au nord, ce sont les Saxons qui aspirent à venger leurs défaites antérieures. Enfin la Bourgogne elle-même commence à remuer de nouveau. Dans le péril qui menace ainsi l'unité de la domination franke, Carloman et Pepin se hâtent de tirer du cloître où il était enfermé le fils de Chilpéric II et l'élèvent au trône sous le nom de Childéric III, fétiche imbécile qu'ils placent au milieu des partis pour servir de point de ralliement aux leudes chancelants. Ils s'emparent ensuite de Grippon et de Sonichilde, et enferment celle-ci dans le monastère de Chelles, celui-là dans une forteresse ostrasienne ¹. Puis ils convoquent, le 21 avril 742, à Leptines, en Hainaut, un concile sur lequel nous aurons plus tard l'occasion de nous étendre et dont l'idée fut manifestement inspirée par le désir d'apaiser et de rallier à la cause des héritiers de Charles le clergé qu'il avait à plusieurs reprises froissé si violemment dans ses intérêts.

Ces mesures prises, ils courent immédiatement aux armes. Ils franchissent la Loire et dévastent toute la partie de l'Aquitaine qui s'étend entre Orléans, Bourges et Poitiers. Cependant l'insurrection des Bavares et des Alamans, qui tendent la main aux Saxons et aux Souabes, ne leur permet pas d'achever cette campagne. Ils se hâtent de passer le Rhin et fondent d'abord sur les Alamans, qu'ils poussent jusqu'aux bords du Lech et obligent à une soumission complète. L'année suivante, ils écrasent les Bavares, dont ils rejettent les débris sur la rive droite de l'Inn et dont ils ravagent le territoire pendant cinquante-deux jours. Depuis l'an 743 jusqu'en 746, ils reparaissent deux fois parmi ce peuple, qu'ils réduisent totalement ;

¹ *In Novo-Castello, quod juxta Arduennam situm est.* EINHARD. *Annal.*, ad an. 741. Cet endroit serait, d'après les uns, Neufchâteau en Ardenne ; d'après les autres, le château d'Amblève, également connu sous le nom de *Novum-Castellum*.

ils châtient de nouveau les Alamans qui ont osé relever la tête ; ils tombent à trois reprises sur les Saxons, qui finissent par implorer la paix ; enfin ils forcent les Aquitains à se soumettre, et leur duc Hunold, fils d'Eudes, à abandonner le duché à son fils Waïfre et à demander un asile au monastère de Saint-Philibert dans l'île de Ré.

Mais ces luttes formidables ont épuisé l'activité belliqueuse de Carloman. Il lui est enfin permis d'aspirer au repos ; car les destinées de la patrie semblent désormais assurées. Atteint depuis longtemps de ce dégoût des choses du monde qui ne laissait entrevoir aux âmes d'élite que dans la solitude des cloîtres un lieu où l'on pût trouver le calme et se livrer au recueillement, il dépose son épée en 747, résigne l'autorité en faveur de son frère Pepin et se retire avec son fils Drogon dans le couvent qu'il fait bâtir non loin de Rome, à Soracte, d'où plus tard, se sentant encore trop près des bruits de la terre, il ira s'enfermer dans le monastère du mont Cassin.

Le premier acte de Pepin, devenu le dépositaire unique du pouvoir, fut de rendre la liberté à Grippon, qui ne comptait alors que vingt-deux ans. Mais six années de captivité ont si profondément aigri le fils de Sonichilde, qu'en 748 il s'enfuit auprès des Saxons et les excite à un nouveau soulèvement. Forcé ainsi de reprendre les armes, Pepin envahit la Saxe, met quarante jours à la dévaster, en rase toutes les forteresses et lui impose derechef le tribut annuel de cinq cents bœufs qu'elle avait payé auparavant à Clotaire I^{er}, mais dont Dagobert I^{er} l'avait affranchie. Cependant Grippon ne désespère pas de la destinée. Il cherche un refuge dans la Bavière et réussit même à se placer à la tête de ce duché. Pepin convoque pour la seconde fois ses leudes en 749, marche contre les Bavarois, les soumet sans coup férir et rentre en Ostrasie ramenant Grippon prisonnier. Mais l'affection qu'il lui porte, l'intervention de saint Boniface et les prières de Carloman désarment le maire, qui finit par assigner à son frère la ville du Mans et douze comtés. Toutefois cet apanage, équivalent à une investiture de duc, ne peut satisfaire le jeune ambitieux, qui prend de nouveau la fuite et va demander un asile à Waïfre d'Aquitaine.

Le peu de sympathie que les tentatives de Grippon trouvèrent chez les Franks montre à l'évidence combien l'autorité de Pepin était solidement établie. Aussi bien, depuis le moment où le maire eut garanti contre les ennemis du dehors la sécurité du territoire national, il avait repris au dedans le travail de pacification auquel son aïeul s'était livré avec tant de sollicitude. Les haines qui divisaient naguère les Ostrasiens et les Neustriens avaient, depuis les journées de Poitiers et de Narbonne, disparu dans une communauté de gloire, et les luttes plus récentes avaient consolidé la fraternité commencée sur ces grands champs de bataille. L'ordre et la paix avaient fait place aux guerres particulières. L'Église était complètement ralliée à la cause de Pepin. Enfin, le dernier représentant des Mérovingiens n'était plus qu'un objet de mépris et de risée pour les peuples.

Le temps des Carolingiens était venu.

En 754, Burchard, évêque de Wurtzbourg, et Folrade, abbé de Saint-Denis et chapelain de Pepin, parurent à Rome devant le pape Zacharie et lui demandèrent, au nom de leur maître et du peuple frank, lequel devait être roi, celui qui en portait le nom ou celui qui en exerçait la puissance.

— Il faut que celui qui possède déjà l'autorité de roi le soit en effet, leur répondit

le pontife préparé d'avance par saint Boniface et empressé sans doute de se faire du chef des Franks un allié capable de le protéger contre les violences des Lombards ¹.

L'année suivante, Childéric III et son fils Théoderic furent tonsurés et revêtus de l'habit de moine, puis enfermés dans l'abbaye de Saint-Bertin à Sithiu (Saint-Omer), que Théoderic quitta plus tard pour entrer dans celle de Fontanelle. Ensuite les leudes proclamèrent solennellement Pepin roi des Franks, l'élevèrent sur le pavois et le portèrent trois fois, selon l'antique usage, autour du *rhing* ou de l'assemblée qui représentait la nation. Bientôt après, l'Église confirma ce choix, et saint Boniface lui-même consacra le nouveau souverain dans la basilique de Saint-Médard à Soissons ².

Mais à peine le fils de Charles Martel eut-il reçu l'onction royale que les Saxons reprirent les armes (753). Il franchit immédiatement le Rhin et les força à renouveler leur serment de soumission. Au retour de cette expédition, il reçut à Bonn des messagers accourus pour l'instruire de la mort de Grippon, qui, ayant quitté l'Aquitaine et tenté de gagner la Lombardie, avait été égorgé par deux seigneurs franks dans les Alpes, non loin de Saint-Jean de Maurienne. A Thionville, d'autres messagers l'attendaient pour lui annoncer que le pape Étienne II, successeur de Zacharie, avait franchi le Montjoux (aujourd'hui le grand Saint-Bernard) et venait en personne implorer le secours du roi des Franks contre les Lombards. Pepin envoya aussitôt son fils aîné Charles au-devant du pontife, et il alla lui-même, avec le reste de sa famille et un grand nombre de hauts dignitaires, l'attendre à la villa de Ponthyon en Champagne, où Étienne arriva en effet le 6 janvier 754. Cette première entrevue fut à la fois déchirante et solennelle. Vêtu d'un cilice de crin et la tête couverte de cendres, le vicaire visible du Christ se prosterna devant le roi en le conjurant, par les plaies du Sauveur et par les mérites des saints apôtres Pierre et Paul, de délivrer Rome et son Église de l'oppression des Lombards. Il ne se releva que lorsque Pepin, ses fils et les grands du royaume, lui tendant la main en signe d'assentiment, eurent promis de réintégrer le saint-siège dans tous ses droits.

Comme l'hiver ne permettait de rien entreprendre immédiatement, le roi conduisit le pontife et sa suite à Paris et leur assigna pour résidence le monastère de Saint-Denis, où Étienne renouvela l'onction et la conféra non-seulement à Pepin, mais encore à ses deux fils Carloman et Charles et à Bertrade leur mère.

Le printemps venu, Pepin convoque tous ses fidèles à Quiersy et envoie des députés au roi lombard Astolphe pour le sommer d'abandonner l'exarchat de Ravenne et la Pentapole ou Marche d'Ancône qu'il avait usurpés. Cette sommation étant restée sans succès, il se met à la tête de son armée, s'avance vers les Alpes, traverse le pas de Suze, et, après avoir brisé les forces des Lombards, va planter le siège devant Pavie, où leur souverain s'est enfermé. Astolphe, réduit à la dernière extrémité, consent enfin à se retirer des territoires envahis, à fournir des otages et à payer un tribut aux Franks qui repassent leurs frontières après avoir solennellement rétabli Étienne sur le trône de saint Pierre.

¹ *Cod. Carolin. Epistolar.* ep. ix.

² Sur le développement historique de la mairie du palais, on lira avec intérêt le travail de M. Pertz, *Die Geschichte der Merowingischen Hausmeier*, que nous avons plus d'une fois mis à profit dans cet article.

Toutefois Astolphe viole bientôt ses promesses. En 755, il pénètre de nouveau dans la Romagne et tient pendant trois mois la capitale du monde chrétien assiégée. Mais au retour du printemps, Pepin franchit une seconde fois les Alpes et force le souverain lombard à exécuter les conditions du traité conclu l'année précédente. Puis il reprend le chemin de son royaume, laissant à l'abbé Folrade le soin de déposer sur le tombeau de saint Pierre les cels des villes de l'exarchat et de la Pentapole, ainsi que l'acte de cette célèbre donation qui, connue sous le nom de *donation de Pepin*, constituait au fond une usurpation réelle sur le domaine sans défense des empereurs de Constantinople et devint la pierre angulaire du pouvoir temporel des papes. La mort ne permit pas à Astolphe de fausser une deuxième fois son serment. Il mourut des suites d'une chute de cheval peu de temps après la retraite des Franks, et les Lombards lui donnèrent pour successeur Didier, son ancien connétable, que nous verrons plus tard aux prises avec Charlemagne.

S'il faut en croire les légendes un peu suspectes du moine de Saint-Gall, la hâte que Pepin avait mise à regagner ses États après la seconde expédition d'Italie fut mal interprétée par les chefs de sa propre armée, dont quelques-uns allèrent jusqu'à l'accuser entre eux de manquer de courage. Informé de leurs propos, le roi voulut leur prouver de quoi il était capable. Il fit donc, un jour, enfermer dans une arène un taureau sauvage et redoutable par sa taille, et lâcher sur cet animal un lion qui d'un bond le renversa sur le sol. Alors, s'adressant à ses compagnons :

— Allons ! leur dit Pepin, qui de vous ira délivrer ce taureau et tuer ce lion ?

Les seigneurs se regardent avec effroi. A peine s'ils ont la force de répondre :

— Sire, pas un homme sur la terre n'oserait tenter une pareille entreprise.

Aussitôt le roi se lève avec le plus grand calme, descend dans l'arène l'épée à la main, abat du même coup la tête des deux animaux, remet l'arme au fourreau et revient tranquillement s'asseoir sur son trône ¹.

Pendant que Pepin se faisait l'arbitre des destinées de l'Italie, les Saxons avaient recommencé à s'agiter. Les réduire de nouveau à l'impuissance et les forcer à payer un tribut annuel de trois cents chevaux, ce fut pour lui l'affaire de la campagne de 758. L'année suivante, nous le voyons tourner ses armes contre Waïfre d'Aquitaine. Pendant huit ans (760-768) il sillonne avec ses leudes tout le territoire du midi de la Gaule, le dévaste par le fer et par le feu, refoule au delà des Pyrénées les derniers débris des Sarrasins et termine cette guerre si longue par la mort de Waïfre et par l'adjonction définitive de l'Aquitaine aux terres de la couronne.

Au retour de cette campagne, Pepin tomba malade d'hydropisie à Saintes, d'où il se fit transporter d'abord à Tours, ensuite à Paris. Là, dans une grande assemblée des évêques et des dignitaires du royaume, il partagea, selon l'ancien usage, ses États entre ses deux fils, assignant à Charles l'Ostrasie, à Carloman la Bourgogne, l'Alamannie, l'Alsace et la Provence, et à chacun d'eux une part de l'Aquitaine. Il expira le 24 novembre 768, et fut enterré dans la basilique de Saint-Denis.

ANDRÉ VAN HASSELT.

¹ MONACH. SAN GALLENSIS II, 45.

BIOGRAPHIE NATIONALE

VIE DES HOMMES ET DES FEMMES ILLUSTRES

DE LA BELGIQUE,

DEPUIS LES TEMPS LES PLUS RÉGULÉS JUSQU'A NOS JOURS,

publiée sous la direction de

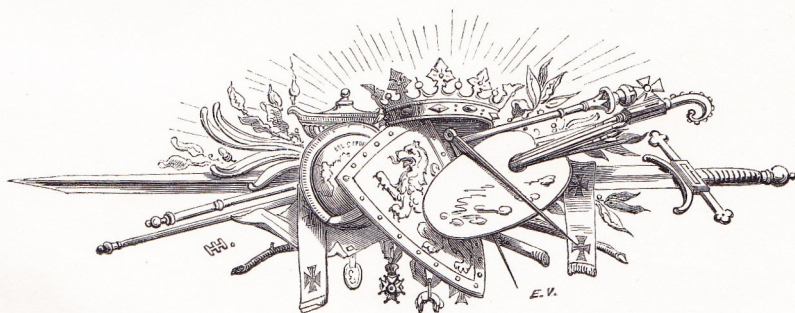
ANDRÉ VAN HASSELT,

MEMBRE DE L'ACADÉMIE ROYALE DE BELGIQUE,

ET AVEC LE CONCOURS DE L'ÉLITE DES ÉCRIVAINS ET DES ARTISTES BELGES

PREMIÈRE PARTIE.

Souverains, Hommes politiques, Guerriers, Missionnaires, Saints, Évêques, etc.



BRUXELLES

ALEXANDRE JAMAR, ÉDITEUR.

40, RUE DES MINIMES.